LE VIEUX GARÇON

I

— Monsieur Cauchois?

— Quoi encore?

— Laissez-nous au moins, pour ayer, jusqu'à la Saint-Martin!

— Non, cent fois non: je vous l'ai it: l'argent demain, ou vous serez endus dans huit jours!

La femme poussa un gros soupir.

— Alors, vous pouvez vendre tout suite, car pour de l'argent demain, c'est impossible! Ah! vous es dur pour les pauvres gens, nsieur Cauchois! Et au profit de ui? Vous serez bien avancé de ourir sur vos sacs d'écus sans laisr un regret, sans un parent, sans ami!

La porte était refermée depuis ngtemps sur la paysanne, que le ieux Cauchois était encore immobile, muet et blême, les yeux fixés ans le vide: c'est que la femme vait frappé juste, et la menace résondait à une inquiétude secrète ui le minait sourdement.

Le père Cauchois, bien connu dans out le nord de la France, était de on métier marchand forain et aurier d'instinct. Il avait commencé son commerce de bonneterie portant l'éventaire et en vendant fil à deux sous, avant de posséder ne belle voiture fermée de volets tôle et d'aller tranquillement de oires, en foires où il faisait de Belles affaires. Il était devenu gros commerçant, dont la ignature valait de l'or. Mais ici où le bonhomme était à ité de l'honnête et du juste: tout argent qu'il économisait, il le prêtait à gros intérêts aux paysans, ses ients, puis il continuait sa tournée, aissant une procuration au notaire plus voisin. Quand son commerce le ramenait dans la localité, passait chez le tabellion pour tour les intérêts et suivre l'affaire. Entre temps, on ne savait jamais le trouver, si bien que les hommes de loi, sentant leur responsabilité engagée, s'alarmaient au moindre retard et vendaient sans tié. De cette façon, Cauchois ne compromettait jamais son argent. ut se passait sans bruit, sans esandre comme à son insu. Il avait ème à l'occasion un mot de regret ur les infortunés débiteurs. Mais était pour sauver la clientèle.

A courir ainsi et à brasser les affires, Cauchois n'avait jamais ngé qu'à lui. Mais à soixante-cinq s, lorsqu'il se fut décidé, les mbes refusant le service, à liquier et à rester tranquille, il se nuva seul, tristement seul, dans petite ville de La F... où il s'ét retiré. Dans ce milieu de province, où l'on est si sévère pour son ochain, il ne pouvait songer à connuer ses opérations d'argent, sous ine d'être mis au ban de la société. affaire qui lui avait valu cette rtie désagréable était la dernière i restât en suspens, et, c'est pourloi il voulait en presser la solution.

Oui, personne autour de lui, qu'une eille servante engagée récemment, à laquelle il ne pouvait demander dévouement désintéressé ni affection: Déjà il souffrait de mille petits boires de la vie solitaire. Ne jais être reçu à la maison par un yeux sourire, ne pas trouver à qui rler, avoir à s'occuper sans cesse détails fastidieux, et néanmoins sentir espionné, exploité, volé! ais, chacun n'a-t-il pas, quelle que it la sécheresse du cœur, le besoin sentir auprès de lui un être à ider, à protéger, à aimer?

Les repas surtout étaient insupportables à l'ancien usurier, habitué qu'alors au brouhaha des tables hôte, les jours de foire. Le menu ottinage de la servante, autour de table, dans ce grand silence, ngaçait et lui faisait trouver tout testable. Alors, il empilait uchée sur bouchée, et, prenant n chapeau, il allait sur la promede et marchait rageusement, aussi n que la faiblesse de ses jambes lui permettait.

II

Donc, ni amis ni parents, comme ait dit cette femme?

Si fait. Le vieux garçon avait elque part de la famille. Et aintenant surtout, il n'y songeait s sans un remords: une sœur catte, mariée à la diable, perdue de e depuis longtemps, mais dont il ait reçu, au cours de ses tournées, ux lettres avec de pressantes deandes d'argent. Prudemment, il avait pas répondu. Maintenant, le regrettait.

Cette sœur, son mari, un enfant, qu'est-ce que tout ce petit monde était devenu?

Deux jours, deux nuits surtout, la préoccupation de sa famille le poursuivit, grandissant, devenant une obsession: il avait des échappées de souvenir plus lointain encore; sa sœur toute petite, pour laquelle il se sentait des tendresses de grand frère, ses premiers jeux, ses premières toilettes, son mariage, auquel il avait refusé d'assister; puis, la dernière fois qu'il l'avait vue, à la mort de leur mère.

Que tout cela était loin!

Lui, depuis, avait fait fortune, et après tout, comme le disait la paysanne, il fallait bien que ses écus fussent pour quelqu'un. Sa sœur ne serait sans doute pas une lourde charge; à la rigueur, elle remplacerait la servante, et certainement,— c'était une bonne fille autrefois,— elle lui pardonnerait sa dureté et l'aimerait, un peu pour le sang et beaucoup pour l'héritage. Quant à lui, il en retirerait bien certainement, avec les avantages d'un intérieur plus animé et mieux tenu, une considération plus grande.

Sa détermination fut prise enfin.

—On verra bien, murmurait-il, si je n'ai pas de famille!

Et au grand étonnement de la vieille Annette:

—Faites ma malle, dit-il le soir même, je pars en voyage.

—En voyage!....pour longtemps?

—Pour longtemps, peut-être.

Et il ajouta gravement:

—Je vais dans ma famille!

Il y avait dans cette simple phrase une fierté intime et comme une émotion qui lui fit monter le sang au visage: pour lui si peu habitué à considérer autre chose que les affaires et l'argent, ce voyage à la recherche d'une famille pauvre était une mission extraordinaire, à la fois un dévouement digne d'un Prix-de-Vertu, qu'il eût été bon de faire connaître à tous, et une auréole de respect dont, il faillait cacher avec soin l'origine.

III

Le moyen de retrouver sa sœur était bien simple: elle n'avait sans doute pas quitté le pays, petit village dans le fond de la Champagne.

L'ancien bonnetier fut obligé de s'adresser au maire, car sa réputation n'avait jamais été bonne, et il ne tenait pas à se faire reconnaître de ses anciens camarades, qui de tous ses métiers n'avaient retenu que celui d'usurier.

Aux premiers mots, le maire l'arrêta.

—J'ai parfaitement connu, dit-il, la famille Cauchois. Le fils était un pas grand'chose, la fille une tête folle. Elle a épousé un tailleur de pierres qui, le plus souvent, à dire vrai cassait des cailloux sur les routes.

—Ils demeurent toujours ici?

—Il y a beau temps que non! Le mari est mort dans un fossé, d'une congestion causée par le froid, a dit le médecin, et moi j'ajoute par l'eau-de-vie. La femme, dénuée de ressources, a lutté quelque temps, puis est morte à son tour de privations et de misère.

Cauchois se leva, la gorge serrée. A grand'peine il murmura un "Merci!" et sortit précipitamment. Adieu, son rêve! Cette famille, dans laquelle il drapait d'avance sa dignité, n'existait plus: sa sœur n'animerait pas sa maison, ne lui fermerait pas les yeux!

Il se prenait à regretter amèrement de douces choses à peine entrevues, des espérances à peine ébauchées!

Mais tout-à-coup, il se souvint, et revenant sur ses pas:

—Et l'enfant, monsieur le maire? balbutia-t-il, il y avait un enfant?

—Ah! oui....Une fille....Elle a été recueillie par un parent éloigné qui demeurait à Martigny.

Cauchois partit pour Martigny.

Là, une nouvelle déception l'attendait.— Le parent était mort, pauvre, et la petite fille, arrivée depuis peu dans la localité, n'y connaissant personne était restée abandonnée. Un directeur de théâtre forain, quelque peu saltimbanque, la voyant gentille, l'avait emmenée, laissant son nom à la mairie, et depuis on n'en avait plus entendu parler.

Son nom, oui: Lanternier: mais son adresse, non, naturellement. Le domicile n'existe guère pour les forains. Heureusement, Cauchois connaissait sur le bout du doigt son almanach des foires. A cette époque, — octobre, — il y avait Autun, Versailles, Rouen, Tarbes, Avranches, Troyes. Rouen attira aussitôt son attention. Ce n'était pas très-loin, et, à la grande foire Saint-Romain, il avait quelque chance de retrouver son homme.

En effet, à peine débarqué sur le champ de foire, Cauchois aperçut le Théâtre-Lanternier et, sur l'estrade, une blonde fillette de dix ans, babillée d'une jupe de ballerine blanche pailletée d'or, qui dansait un pas avec une virtuosité endiablée, aux sons d'un orchestre criard.

Le bonhomme demeura un instant au milieu des badauds:

—Diable! voilà donc ma nièce? se disait-il avec une grimace.

Sans se douter de la fortune qui la guettait ainsi, la danseuse tournait, pirouettait sur ses pointes avec des ronds de bras et des balancements de hanches, le sourire aux lèvres, les yeux brillants du plaisir qu'elle paraissait réellement prendre à son fatigant exercice.

Entrez! criait la voix grêle du pître. C'est cinquante centimes aux premières, six sous aux secondes, six sous seulement, et trois sous pour messieurs les militaires. Entrez! entrez!

Et il se mouchait dans ses doigts à travers un mouchoir troué, tandis que sa main gauche caressait la longue mèche de son toupet: la petite continuait à se trémousser, se renversait en arrière et envoyant des œillades au milieu des applaudissements et des rires.

—Pauvre enfant! comme elle doit souffrir! murmurait Cauchois un peu ému. Si, pourtant, je n'existais pas ou si je ne m'étais pas inquiété d'elle, quelle existence! Battue sans doute du matin au soir, éreintée par ces exercices stupides, aucune instruction, aucune distraction, aucune joie, mal nourrie, exposée au froid et à la pluie, et toujours le sourire sur les lèvres! Toute une éducation à refaire!

Il ne put rester davantage devant ce spectacle dont sa dignité souffrait, et, montant l'étroit escalier de bois:

—Une première? cria le pître.

—Non je veux parler au directeur.

M. Lanternier accourut, le maquillage épanché sur une grosse figure bonasse; il croyait se trouver en face d'un commissaire de la fête, et ne fut pas peu surpris d'apprendre que sa première—et unique—danseuse possédait une famille aussi respectable.

—Louisa! cria-t-il à la cantonade.

En artiste qui sait son monde, la ballerine fit une dernière voltige, qui tira à l'auditoire un murmure approbatif, salua profondément et disparut derrière la toile.

—Embrasse ton oncle, lui dit Lanternier sans autre préambule.

La bouche de Louisa s'ouvrit toute grande pour un étonnement qui ne trouva sans doute pas une expression assez forte, puisqu'il resta muet, et l'on s'embrassa sans élan.

IV

Pendant que Cauchois assaillait sa nièce de questions et d'explications précipitées, Lanternier fronçait le sourcil, songeur.

—Allez-vous me l'enlever? dit-il.

—Comment donc! mais aujourd'hui même! exclama le vieux bonnetier.

Un coup de foudre! En un clin-d'œil, la baraque fut en l'air. Lanternier, sa femme, le pître avec sa figure enfarinée, Louisa sous son rouge, tout ce monde bizarre gesticulait, criait, pleurait. Au dehors le piston et la grosse caisse s'étaient tus, et la foule, inquiète, s'agitait, se demandant quel drame succédait à la comédie.

—Pardon, monsieur, la représentation d'abord: les droits du public sont sacrés! dit Lanternier avec autorité.

On se sépara pour reprendre un peu plus tard les négociations.

Le résultat, d'ailleurs, n'en était pas douteux. L'oncle avait le droit de reprendre sa nièce: quant à celle-ci, sa vanité d'enfant n'avait pas résisté devant l'étalage de promesses de son parent riche. A la rigueur, Lanternier pouvait faire valoir les dépenses faites pour Louisa, et le préjudice que lui causait son départ, mais le bonnetier, là-dessus, ne voulut rien entendre, et le saltimbanque, qui paraissait aimer sincèrement sa fille adoptive, craignait de nuire à son avenir en formulant ces exigences.

—Pourvu que la petite soit heureuse, c'est tout ce que je demande, dit-il enfin, car, voyez-vous, monsieur, malgré le métier, qui est dur, elle était bien soignée ici, et bien aimée,—n'est-ce pas, Louisa?

Pour toute réponse, la jeune fille se jeta à son cou.

Pour brusquer les adieux, Cauchois la fit habiller plus décemment, et l'on partit le soir même pour la F...., emportant dans une petite malle quelques souvenirs, notamment la jupe de danseuse dont l'enfant n'avait pas voulu se séparer.

Voilà donc Cauchois en possession de sa nièce, et comme le bonhomme l'avait espéré, il put se faire une existence meilleure. Dans la petite ville, on admira sa générosité, on s'intéressa à sa maison, et il vit enfin la fortune lui donner ce respect auquel il croyait avoir droit. Le bonhomme rayonnait.

Mais il fallait tout d'abord éduquer cette petite saltimbanque, jusqu'alors beaucoup plus forte sur les "pointes" et sur les "jetés-battus" que sur l'écriture.

Ce fut déjà une grosse difficulté. Entraîné par le besoin d'ostentation plus loin qu'il ne le voulait peut-être, Cauchois prit pour elle les meilleurs professeurs et la soumit à un régime sévère, pour regagner le temps perdu. A voir donner les leçons devant le bonnetier attentif et la fillette toujours impatiente et distraite, on pouvait se demander quel était l'élève. Le soir, Louisa, habillée tout de noir, et cocasse à regarder sous cette toilette rigoriste, avec ses yeux pétillants,—Louisa, transformée ainsi, faisait le tour des promenades avec son oncle, et et recueillait modestement, les mains jointes sous son manteau, les saluts des notables.

V

Pourtant, l'enfant n'était pas heureuse. Non qu'aucune plainte sortît jamais de ses lèvres, mais le sourire n'y venait plus. Evidemment, elle avait besoin d'air, de mouvement, et à la bien observer on eût put comprendre qu'il lui manquait encore les caresses et de bonnes paroles.

Or, il ne fallait pas qu'elle en cherchât près de son oncle.

Toujours muet et froid, il la glaçait par sa seule présence: elle n'avait pas pu sympathiser avec cette âme énergique, séchée par le vide de son existence passée, qui pourtant eût voulu aimer et le laisser voir, mais à qui l'expression manquait, comme par une sorte de honte de ce sentiment tardif.

Et souvent, le soir, seule dans sa petite chambre, Louisa se prenait à pleurer amèrement sa vie agitée et fantaisiste: les grandes promenades sur les routes, par tous les temps, la bonne soupe pas toujours grasse, mais qu'on mangeait de si grand appétit, la grosse gaieté de Lanternier, les petits soins de sa femme. Elle regrettait autre chose aussi, dans sa vanité d'enfant, presque de femme, mais elle n'osait se l'avouer à elle même. Seulement, si elle s'endormait avec ces retours vers le passé, elle entrevoyait en rêve de blanches jupes de mousseline papillotantes sous des lampions fumeux: la grosse caisse ronflait, scandée par les cymbales, et la foule, toute noire, battait des mains, avec des cris joyeux.

Au réveil, adieu souvenirs, chimères, ivresses folles! Pendant deux heures, il fallait balayer sa chambre, essuyer les bibelots fragiles du salon. Après quoi, son oncle debout, on commençait la terrible leçon d'orthographe.

Un an passa, apportant pour Louisa l'éternel cercle des mêmes menus faits! Bien qu'elle se refusât obstinément à aucune plainte, la jeune fille s'étiolait. Elle se raidissait, se reprochant de mal reconnaître la bonté de son parent riche, accusant son cœur, maudissant ces bonds de tout son être vers l'ignorance, la vie au jour le jour, la libre fantaisie de langage et de mouvement, toutes choses que son éducation nouvelle lui apprenait à haïr.

Un matin, son oncle étant sorti, le facteur remit à Louisa une lettre à son adresse, à son adresse à elle, libellée en grosse écriture maladroite

MADEMOISELLE LOUISA

CHEZ M. CAUCHOIS, RENTIER

A LA F....

Le cœur lui battit bien fort, et, sans attendre, elle ouvrit.

C'était de Lanternier, qui se reprochait d'être si longtemps sans nouvelles de sa fille adoptive, et lui demandait une réponse: il était pour quelques jours encore à la foire de Reims.

Louisa était restée pensive, la lettre sur ses genoux, des larmes dans les yeux. Tous les petits incidents de sa vie nomade se pressaient en foule à son esprit, elle les comparait amèrement à sa vie actuelle, et ce rapprochement, dans son angoisse d'enfant, sans affection autour d'elle, fut un moment si douloureux qu'il lui sembla insupportable. Fuir cette maison glaciale, aller se jeter dans les bras de Lanternier, qui certainement l'accueillerait, et remonter sur les planches pour gagner sa vie, loin des maîtresses, des promenades du soir et des coups de chapeaux, — ce projet se présenta à son esprit avec une séduction telle qu'elle ne résista pas.

Prenant seulement sa petite robe blanche pailletée d'or, elle partit.

Lorsque Cauchois revint pour le déjeuner, il trouva sur la cheminée de sa chambre, bien en évidence, une grande page écrite par Louisa

"Cher oncle,

"Je m'ennuyai trop. Je part avec les 20 francs que M. Duran m'avait donné pour ma fête. Ne vené pas me chercher, et pardonné-moi. Je ne pouvait plus rester.

"Votre nièce qui vous aime,

LOUISA."

Le bonnetier resta interdit, sans comprendre d'abord.

Puis, quand il se fut bien rendu compte que l'enfant était partie parce que, ne songeant qu'à lui, il n'avait pas su l'amuser, et qu'il était irrémédiablement seul désormais, il tomba sur une chaise et pleura.

Que de malheureux ruinés l'eussent payée cher, cette larme de vieil usurier!

Deux pensées de Hoche.

Nous abhorrons les gouvernements militaires, ce sont les gouvernements des esclaves.

J'ai vu comment agissent les ministres des cultes, ce n'est pas entre leurs mains qu'il faut laisser désormais l'instruction ni l'éducation des familles.

Elles justifient l'inscription qui figure sur la statue de Hoche à Versailles:

S'il eût vécu, sa gloire n'eût jamais rien coûté à la liberté de son pays.

Une recette pour faire de la glace.

Toute femme de ménage pourra en employant la nouvelle recette qui vient d'être découverte, faire très facilement de la glace. Cette nouvelle glace coûte peu et est rapidement préparée, étant composée d'une sorte de sel d'ammoniaque. On peut, en s'en servant, glacer de la crème dans l'espace de quelques minutes. Tant d'améliorations merveilleuses découvertes font rentrer toute institution qui demeure sans changement. Tel est par exemple le Hostetter Stomach Bitter, le remède bien connu des estomacs délicats. Cinquante années n'y ont pas apporté de changement. Bien que beaucoup d'imitations aient été produites et aient échoué, cet excellent médicament est resté le même et n'a pas d'égal pour la guérison de l'indigestion, de la constipation, de la dyspepsie et de l'état bilieux. Avez soin qu'un timbre de revenu entoure le col de la bouteille.

Etendue du mouvement boxer.

Presse Associée

New York, 21 juillet—Une dépêche de Shanghai au "Journal and Advertiser" s'exprime ainsi:

La rébellion boxer s'étend dans le nord ouest jusqu'aux provinces de Shan Si et Kan Su et au sud-ouest jusqu'à la province de Hanan. Avec les troupes de Tung Fuh Siang, les Boxers ont tenté de reprendre leur ancien terrain dans la province de Shang Tung d'où tout le mouvement est parti.

Il était soutenu par Yuh Sien qui était alors gouverneur de cette région, mais il a été transféré à Shansi.

Les Boxers ont subi un terrible revers, le 8 juillet, qui leur a été infligé par Yuan Shikai, à Changow.

Jusqu'ici, les provinces qui sont situées au sud de la rivière Jaune ne sont pas troublées.

Les provinces qui ont pris part au mouvement sont celles de Chi Li, Shensi, Honan, Kansu et Shan Tung, mais ces deux dernières moins que les autres.

Les vice-rois Li Yun Yi et Chan Chitung sont en faveur des étrangers et maintiennent l'ordre depuis la vallée de Yang Tse jusqu'à la partie ouest de la Rivière Jaune.

—:o:—

L'eau d'Abita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

NOTRE DEPARTEMENT DE BEAUTE.

Des Spécialités de Mme A. Ruppert.

La Beauté Pour Tous.

Un Bienfait Pour Toutes les Femmes.

Les Remèdes de Mme A. Ruppert, dont la renommée s'étend au monde entier, SONT LES MEILLEURS.

Ses préparations sont les plus anciennes pour le teint, ayant été mises en vente bien des années avant aucune des autres. Elles sont employées et recommandées par le meilleur monde, et donnent toujours une entière satisfaction.

Elles sont les seules préparations véritables et naturelles qui embellissent, et sont faites d'après des principes scientifiques. Tout en elles inspire la confiance. Des preuves abondantes de leur mérite ont été maintes fois données à Mme Ruppert. Aucune autre spécialité n'a donné de démonstrations oculaires.

En raison de ces Faits bien Etablis, nous donnons aux Remèdes de Mme Ruppert cette distinction très méritée.

OFFRE EXTRAORDINAIRE!

UNE BOUTEILLE D'Eau pour Blanchir la Peau, De Mme A. Ruppert $1.65

CETTE OFFRE EST FAITE DE BONNE FOI ET CHACUN PEUT AVOIR UNE BOUTEILLE DE CETTE EAU MERVEILLEUSE QUI BLANCHIT LA PEAU, POUR $1.65.

Ce Face Bleach de Mme Ruppert n'est pas un remède nouveau dont on n'a pas fait l'expérience. Son usage assure un teint parfait. Elle a été vendue 20 ans plus tôt qu'aucune autre préparation du même genre et aujourd'hui sa vente est plus grande que celle des autres combinées. Nous recevons constamment des approvisionnements du laboratoire de Mme A. Ruppert, No 6 Est, 14me Rue, New York, et ils sont par excellence.

Ce Livre "COMMENT ETRE BELLE" Gratis.

Tout visiteur à ce département recevra ce livret unique, GRATUITEMENT. Il contient tous ces petits secrets de la toilette si chers au cœur de toute femme. Nous donnons ci-dessous une liste des choses nécessaires à la toilette, que prépare Mme Ruppert.

	Prix de Mme Ruppert	Notre Prix
Le Tonique de Mme Ruppert pour les Cheveux Secs, leur donne de la vie et en arrête la chute	$1.00	83c
Le Dépilatoire Merveilleux de Mme Ruppert qui enlève en trois minutes le superflu de cheveux sans abîmer la peau	$1.00	83c
L'eau préparée par Mme Ruppert pour rendre la couleur primitive aux cheveux gris n'est pas une teinture	$3.50	$2.19
L'Emaille de Perle de Mme Ruppert donne un ton d'extrême jeunesse à la peau, étant employée surtout le soir	$1.00	83c
La Poudre à la Rose Blanche, de Mme Ruppert, une poudre exquise	50c	43c
Le Savon pour le teint, préparé à l'huile d'amandes douces, un savon parfait, une combinaison d'huile d'amandes et de cire n'est pas un savon bouilli et ne contient pas de caustique	25c	18c
Le Face Bleach de Mme Ruppert, renommé au loin; une grande bouteille, retire de la peau toute décoloration, et embellit naturellement le teint	$3.00	$1.65
Le Baume Egyptien de Mme Ruppert, une nourriture incomparable pour la peau, et employée de concert avec le Bleach pour enlever les rides	$1.00	83c

Rappelez-vous que nous vendons une bouteille de l'eau préparée par Mme RUPPERT POUR BLANCHIR LA PEAU, $1.65.

DREYFOUS & CO., LT'D.,

Le Magasin Populaire de Marchandises Sèches et de Nouveautés

715—717—719 RUE DU CANAL.

COMPAGNIE D'ASSURANCES

LIVERPOOL & LONDON & GLOBE

Plus de $70,000,000 de pertes payées aux Etats-Unis

Pertes payées pour l'incendie de Chicago.....$2,269,000

Pertes payées pour l'incendie de Boston.....$1,427,000

Les pertes et toutes les affaires de la compagnie sont réglées par les officiers et les directeurs à la Nouvelle-Orléans, sans avoir recours à aucun autre bureau, ainsi que le font les compagnies locales

—DIRECTEURS A LA NOUVELLE-ORLEANS—

GUSTAV E. WESTFELDT. L. O. FALLON LUCAS E. MOORE O. M. SOLIEN.

CLARENCE F. LOW, Secrétaire-Résident. J. G. PEPPER, Assistant-Secrétaire.

17nov—1an

INCORPOREE EN 1855.

Pertes payées au comptant, sans escompte, aussitôt ajustées.

SUCCURSALE DE LA CUMPAGNIE D'ASSURANCES DU SUN MUTUAL

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Nouveaux No 322, vieux No 62 rue Royale.

Capital.....$ 500,000 00

Actif.....1,148,924 41

Surplus net.....319,910 93

CHARLES JANVIER Président R. E. CRAIG, Vice-Président

FERGUS G. LEE, Secrétaire.

WALLACE JOHNSON, Gérant. CHAS. D. FOUCHÉ, GUSTAVE LABARRE, F. S. COIBON

Pertes payées depuis l'organisation.....$1,613,509 76

28 jan—1an

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

Commencé le 17 décembre 1899

L'ŒIL D'OR.

PAR JEAN ROLLAND

TROISIÈME PARTIE.

L'HÉRITAGE DU COMTE DE MAUPERTUIS

IV

TROIS OMBRES

Suite.

Qui donc devinerait Edith Osborne parmi ces cabotins de bas étage, dans cette troupe nomade à l'aide de laquelle elle espérait arriver à disparaître?

Aussi avait-elle résisté aux insinuations de sa directrice quand celle-ci manifestait le désir de la produire en public.

Pourtant, dans la crainte d'éveiller les soupçons de cette femme, la jeune fille ne pouvait complètement refuser de se montrer, d'autant plus que l'autre insistait sur la nécessité pour quiconque a l'intention de débuter de voir un théâtre, d'étudier des jeux de scène:

—Il faut non seulement travailler à huis clos, mais entendre des acteurs, se rendre compte d'une représentation.

Après avoir épuisé la série des prétextes, Miss Osborne, sous peine de mettre la comédienne en défiance, dut finir par céder. Il fut convenu qu'on irait voir une pièce en vogue dans laquelle jouaient quelques célébrités de passage.

Grâce aux accointances qu'elle avait dans les coulisses, Mrs Harris, forte de l'autorisation qu'Edith s'était laissé arracher par lassitude, apporta en triomphe un coupon de loge qui devait leur donner leur entrée pour la représentation du lendemain.

Du reste cette loge, située sur la scène, un peu en retrait de la salle, n'exposerait pas sa jeune amie à la curiosité intempestive du public.

Elles n'auraient guère d'autres regards à subir que ceux des artistes, ou tout au plus des spectateurs occupant la loge très probablement réservée à des gens du métier.

Cette considération rassura un peu la pauvre Edith. D'ailleurs, à moins de se livrer à cette femme de moralité et de probité douteuses, la jeune fille ne pouvait plus reculer.

Le lendemain, à la suite de Mrs Harris rayonnante de joie et que la satisfaction rendait encore plus verbeuse que de coutume, elle pénétrait dans une étroite loge d'avant-scène. Cette loge était juste assez haute pour qu'on pût s'y tenir debout, juste assez large et profonde pour les quatre chaises étroitement rapprochées qu'elle arrivait à contenir. Des panneaux mobiles, qu'on abaissait ou relevait à volonté, y servaient d'écran et le premier soin de la jeune fille fut de relever la légère boiserie.

Une fois assise et sa première émotion passée, une instinctive curiosité s'éveilla en elle. C'était une représentation fort courue, où la foule affluait, car le nom d'une célèbre comédienne française s'étalait sur l'affiche en lettres immenses et provocatrices.

Non seulement la société américaine, mais les compatriotes de la grande artiste de passage à Chicago avaient dû s'arracher les places.

Intéressée en dépit de ses cruels soucis par le drame, captivée par le talent de l'actrice, Edith, oubliant peu à peu ses terreurs, écoutait et regardait, était tout yeux et tout oreilles.

Quant à sa compagne, sémillante et remuante, ne cherchant qu'à attirer l'attention, elle allait et venait entre chaque entr'acte, jalouse d'afficher son intimité avec des gens connus.

Cette agitation n'était pas sans causer un malaise à Miss Osborne. Toutefois, se sentant mal protégée par les minces cloisons qui la cachaient à d'indiscrets regards, elle n'osait risquer une observation. Les scènes se succédaient et Mrs Harris, en proie à un enthousiasme délirant, applaudissait d'une façon inquiétante. Même, dans son besoin d'acclamer et pour mieux affirmer sans doute sa bruyante admiration, elle n'hésitait pas à abaisser les écrans protecteurs derrière lesquels sa compagne avait vainement espéré qu'elle demeurerait dissimulée.

Il est vrai qu'elle ne pouvait guère, même découverte aussi imprudemment, essuyer d'autres regards que ceux des acteurs qui tenaient la scène ou des quelques spectateurs de la loge correspondante. Cette loge, du reste, lui parut être occupée par des comparses du théâtre venues là en quelque sorte par obligation professionnelle. Pourtant un personnage se dérobait si obstinément au fond de l'étroit rectangle qu'elle ne put réussir à apercevoir ses traits. Deux ou trois fois elle vit une lorgnette qui se braquait sur elle, mais tout d'abord elle n'en fut pas trop alarmée.

A braver ainsi le danger, tout son courage lui revenait. Après tout n'eût il pas fallu une de ces fatalités qui ne se rencontrent que dans les romans et dont la vie réelle offre bien peu d'exemples, pour qu'elle se trouvât ainsi face à face avec celui auquel il lui était enjoint de se soustraire, et la curiosité du mystérieux inconnu ne s'expliquait elle pas tout naturellement? N'était il pas rationnel que la mimique expressive à laquelle se livrait Mrs Harris eût attiré l'attention sur la jeunesse et la beauté de celle qu'elle semblait escorter?

Toutefois l'insistance de la jumelle finit par la gêner. Elle tourna le dos à l'indiscret et se renfrogna le plus possible contre la paroi.

L'individu cessa de lorgner dans sa direction, mais s'adressant à l'une des femmes qui le masquaient et qu'en sa qualité d'habitué il connaissait pour une des pensionnaires de l'établissement:

—Pourriez-vous, Madame, interrogea t-il avec courtoisie, me dire quelles sont les femmes qui occupent la loge d'en face.

L'actrice eut une moue: pourtant, ne voulant pas avouer que l'étonnante beauté de l'inconnue lui portait ombrage, elle répondit de mauvaise grâce.

—La vieille est une certaine Mrs. Harris, professeur de déclamation et qui organise des tournées artistiques; l'autre est une recrue qu'elle a dénichée je ne sais où et dont elle chante les mérites de façon à rompre les oreilles à quiconque est assez naïf pour l'écouter.

Le gentleman comprit que pour en savoir plus long il n'avait qu'à décrier la beauté d'une rivale présumée.

—Peuh! fit il dédaigneux, cette fille n'a rien d'extraordinaire et je ne crois pas que votre Mrs Harris ait encore découvert le Pérou.

—Sûrement, approuva la dame d'un ton aigre, mais cette femme est pauvre comme Job, personne ne la gobe dans le monde du théâtre et pour recruter le personnel de ses tournées elle est obligée de se rabattre sur des filles sans talent ou les sujets dont personne ne veut plus.

—Savez vous son adresse? demanda nonchalamment l'insidieux personnage.

—Je n'ai aucun rapport avec les gens de cette espèce, fit l'artiste mise en défiance et furieuse de constater que son voisin n'avait eu d'autre intention que de la faire parler.

Le gentleman, voyant qu'il n'en tirerait plus rien, salua et profita du premier entr'acte pour s'esquiver.

Grâce à un dollar glissé dans la main d'une ouvreuse, il sortit le long du corridor par lequel les deux femmes devaient inévitablement passer pour sortir.

Edith, de son côté, n'avait pas été sans remarquer ce colloque et sans s'apercevoir que l'homme à la lorgnette avait disparu. Elle crut d'abord qu'il allait revenir, mais sa place restant vide elle se sentit gagnée par une inquiétude croissante; le dernier acte lui sembla interminable. Agitée et nerveuse, elle eût préféré un danger certain à la mystérieuse menace de ce péril qui se dissimulait.

Ce lui fut un soulagement de voir le rideau tomber. Enfin elle allait savoir à quoi s'en tenir. Un instant elle eut l'intention de héler un fiacre, mais la crainte de livrer une adresse au premier cocher venu l'arrêta, la laissant indécise.

— Marchons, cela vaudra mieux, proposa-t-elle à Mrs Harris; d'ailleurs j'étouffe; j'avais hâte d'être à l'air.

Toutes deux s'éloignèrent d'une allure rapide, mais à peine avaient-elles fait quelques pas qu'une longue silhouette se détacha de l'obscurité et se lança silencieusement sur leurs traces.

Bientôt après, une autre forme s'écarta de la muraille et se mit en devoir de suivre le premier poursuivant. Enfin une troisième ombre surgit à son tour.